

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 29

Artikel: Sur les quatre roues : lettre à un sédentaire
Autor: Peitrequin, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'ont su coumein la veillâ s'étai passâre, l'ont trovâ que lo gaillâ étai portant on bocon trâo novigo. La bouéba n'ein a pas revollu ouré parlâ; l'ont fê comprendre à l'amoeirâ dè ne pas reveni et la frequetachon ein est restâ quie.

Jean Peitrequin : **Au petit bonheur...** à défaut du grand. — Editions de l'Imprimerie Vaudoise, Lausanne, et chez tous les libraires.

Le « petit bonheur », c'est celui qui est à la portée de tous lecteurs, et que tant de gens laissent échapper, parce que, souvent, l'on s'attarde à rechercher le « grand », presque toujours insaisissable.

M. Jean Peitrequin, auquel ses lecteurs, de plus en plus nombreux, vouent une amitié fidèle, mêlée de reconnaissance pour le plaisir qu'il leur procure, a eu la sagesse de reconnaître tôt la source de ce bonheur, qui est dans l'acceptation de la vie quotidienne, avec ses satisfactions, modestes souvent, mais réelles.

« Au petit bonheur » est, si vous voulez, la troisième partie de cette trilogie qui débuta si heureusement par « Les mains dans les poches » et « Monsieur et Madame » et dont le succès, chose rare en Suisse romande, fut immédiat, et d'ailleurs pleinement justifié.

Le lecteur y trouvera le même style vif et sans surcharge, la même richesse d'observation, la même philosophie souriante, dont l'exemple est si précieux en ces temps difficiles. C'est, ici encore, une suite de scènes, de notations, de dialogues, d'images dont chacun est à même de vérifier, par son expérience personnelle, la parfaite justesse. Et vous y retrouverez aussi le charme que vous aimiez, et qui est fait d'abandon au rêve, d'un sentiment poétique des choses et de la nature, et de ce goût de l'évasion, qui toujours sommeille en nous.

« Au petit bonheur » vous fera passer des heures agréables, où et à quelque moment que vous le lisiez. Car son auteur est de ceux qui vous parlent amicalement et dont on croit entendre, toute proche, la voix parfois malicieuse et toujours inaltérablement gaie.

Nous publions ci-dessous un des récits de ce volume :

SUR QUATRE ROUES

Lettre à un sédentaire.

Cher vieux copain,

Rousseau, qui ne connaissait pas encore le plaisir de se balader dans la torpédo d'un ami à qui incombent tous les devoirs et tous les soucis, prétendait que la meilleure façon de voyager consiste à aller à pied.

Tu vas encore plus loin, comme tous les gens immobiles : tu prétends, toi, qu'on ne voyage bien qu'en demeurant mollement étendu dans une chaise aussi longue que possible.

Tu dis qu'ainsi couché tu traverses les océans sans mal de mer, les montagnes sans sueur et sans danger, les plaines sans tristesse, et les vastes cités sans contraventions. Tu vis sur des rêves impersonnels, mon pauvre vieux, illustrés par des cartes postales...

Non seulement l'Espagne reste pour toi le pays des oranges, des brunes cigarières et des fiers hidalgos flemmards; la France la nation des grandes pensées et des petites femmes; la Norvège une blanche région qui se tord les côtes en fiords; l'Angleterre un pays de riches lords et de colonels retraités; l'Allemagne la patrie des chopes et des philosophes; l'Italie celle du macaroni, du couteau, des clairs de lune pour voyages de noces, etc.

Mais encore tu te fais de la Suisse une image étonnamment fautive, issue de préjugés, de vagues souvenirs livresques et de photos truquées. Parce que tu as connu, dans une pension-famille, au temps de ta vie de garçon, un Thurgovien qui raflait les meilleures portions de blanquette de veau, tu ne veux pas démolir de l'idée que la Thurgovie est peuplée de bûcheurs.

Bâle restera toujours pour toi la ville des millionnaires et des fauves étrillés tous les matins. Tu affirmes ne pas pouvoir mettre les pieds à Berne sans avoir envie de casser un vase, de pousser des cris séditieux, ou encore de jeter des carottes aux gardiens de la fosse aux ours. Tu ne vois dans l'Oberland qu'une contrée vivant de l'exportation des fromages et des petites bonnes à tout faire. Le reste est à l'avenant !

Tu te plains souvent, car tu l'as constaté naguère, à l'époque où tu te déplaçais encore de temps à autre avec mauvaise humeur, qu'on s'i-

magine la Suisse, à l'étranger, d'une façon ridicule : Des verts tapis de mousse battus tous les matins par des femmes de ménage fédérales, un pays de grottes arrangées aux flancs de toutes les vallées, avec un gouvernement de bovairons, siégeant en demi-cercle sur des chaises à traire de bois sculpté.

De quoi te plains-tu, toi qui ne connais pas ton pays !

Avec l'auto, mon vieux, tu restes confortablement assis, presque mieux qu'en chaise-longue. Ce n'est pas toi qui te démène pour aller voir par-ci, par-là, comment notre petit monde helvétique est fait. C'est le pays qui se déroule devant tes yeux, avec ses clairs matins, où sur les sources, flottent de légers rêves de brumes, avec ses crépuscules qui agrandissent le ciel jusqu'aux étoiles...

Tu savoures, sans trop t'y attarder, la fraîcheur des forêts, quand le moteur, comme encouragé, se met à tourner plus rond. Tu dis que justement ce bruit de moteur dérangerait tes songes et gâterait ton plaisir ? Mais non ! Il les bercera, tes songes ! Tu pourras t'assoupir et les longues secousses te feront mieux apprécier la souplesse des ressorts.

Le pays change sans cesse et se modifie à chaque tournant de la route qui fuit... Pendant la nuit les arbres prennent des airs dangereux de décors à deux dimensions, les yeux des chats et des chiens luisent comme des feux-follets, et l'on roule sans rien voir, étrange sensation de mystérieux voyage...

Il y a les villages innombrables qu'on traverse sans trop se presser, et dont on ne retient que la silhouette d'un clocher, ou la courbe d'un vieux mur, ou la douceur fleurie d'une humble fenêtre entr'ouverte...

Il y a les lacs et les nuages, les formes et les contours, tout l'extérieur infiniment divers suivant le lieu, le jour, l'heure et l'éclairage.

Mais il y a aussi l'atmosphère d'un petit endroit où l'on s'arrête pour passer la nuit, la tonnelle sous laquelle on mange, en prolongeant les minutes heureuses par des cigares qui n'en finissent plus. Il y a le charme des patois qui expriment les races, la saveur des plats du coin et des vins du cru...

Tu dis que cela va trop vite, qu'on se hâte comme des fous, qu'on perd le temps qu'on croit gagner ?

Non encore ! Evidemment, il existe des vandales qui ne cherchent qu'à aller vite d'un endroit à l'autre. Ils ne voyagent pas, ils ne se baladent pas, ils font une espèce de géométrie épuisante et stérile. Mais les automobilistes conscients des immenses possibilités que leur accorde leur machine n'agissent pas ainsi.


Ils savent que c'est à petites journées qu'on utilise le mieux les semaines, et qu'en vacances itinérantes, le temps cesse d'être de l'argent.

Ils ne recherchent pas les violents cocktails d'impressions.

Tout simplement, l'âme ingénue, les yeux neufs, ils vont, par les routes de leur pays, au gré de leur fantaisie, afin d'apprendre à le bien connaître, et aussi à le mieux aimer.

J. Peitrequin.

EN L'HONNEUR DE M. IGNACE PADEREWSKI

 La Municipalité de Lausanne a remis solennellement, samedi 8 juillet, le diplôme de bourgeois d'honneur à M. le président Paderewski. Au nombre des hôtes se trouvaient M. le président de la Confédération, et Mme Schulthess ; M. le conseiller fédéral Motta et la Municipalité de Lausanne *in corpore*.

A. M. Gaillard, syndic de Lausanne, incombait l'honneur d'adresser à M. Paderewski, au nom de notre ville, un témoignage de respect, de sympathie et d'admiration.

Visiblement ému, M. Paderewski répondit par une charmante allocution. Il rappela que c'est en décembre 1889 qu'il fit sa première visite à

Lausanne. Les jardins y étaient un peu plus nombreux, les maisons plus clairsemées et moins élevées qu'aujourd'hui. Son séjour fut on ne peut plus agréable. « En me conférant la bourgeoisie d'honneur, dit-il, vous venez de me donner la preuve la plus précieuse de votre estime, la plus haute marque de distinction que je pouvais recevoir de votre part. J'en suis touché jusqu'au plus profond de mon être. »

M. Schulthess, président de la Confédération, dit : « Mon pays ne décerne ni ordre, ni décoration. Il a une façon plus modeste de témoigner sa sympathie et sa reconnaissance aux hôtes qu'il aime. Il les accueille parmi ses enfants. C'est ce que fit la capitale du canton de Vaud en vous conférant, Monsieur, la bourgeoisie d'honneur. Cette distinction, la seule que la Suisse puisse offrir, n'a peut-être pas l'éclat de celles qui vous sont échues au cours de votre brillante carrière. Mais elle est l'expression sincère d'une profonde amitié et d'une grande admiration. Aussi suis-je enchanté de l'initiative prise par la ville de Lausanne et je l'en félicite de tout cœur. »

« Peu d'hommes ont connu les succès et les triomphes que remportèrent votre incomparable talent et votre labeur incessant. Pour nous, vous êtes avant tout l'artiste merveilleux dont on a pu dire que l'œuvre est la création d'un grand poète de la musique. Mais vous êtes aussi un remarquable orateur, et c'est à juste titre qu'un Français, lui-même maître de l'éloquence, aurait déclaré en vous écoutant : « Je voudrais bien jouer du piano comme il parle. »

« Je souhaite au demeurant que vous restiez chez nous longtemps encore, s'écria l'orateur en terminant, et que vous y passiez des années bonnes et heureuses. »

Reprenant la parole, M. Paderewski ajouta encore ceci :

« Le premier devoir de l'étranger que le destin appelle à vivre parmi les hommes d'une autre race est de se faire pardonner son extraction, sa provenance. Il ne doit pas chercher à propager les idées et les doctrines contraires au pays dont il reçoit l'hospitalité. Il doit s'abstenir de toute espèce, de toute velléité de prosélytisme. Il n'a qu'à s'adapter au milieu, à son ambiance; il n'a qu'à obéir aux lois, à respecter les traditions et les mœurs et à aimer les hommes. Et il n'est pas difficile d'obéir aux lois quand elles sont équitables, de respecter les traditions et les mœurs quand elles sont nobles, belles et pures et d'aimer les hommes quand ils sont bons, comme chez vous. »

Trente-six années se sont écoulées depuis le jour où le sort m'a amené vers vous. J'ai vécu heureux dans ce pays, au milieu de ses habitants, car vraiment je ne connais ni pays plus beau, ni hommes meilleurs. J'ai vécu heureux car de tout ce long séjour, je n'ai souffert que par ses fréquentes mais obligatoires solutions de continuité. »

En terminant, M. de Paderewski remercia ses hôtes et exprima à M. Schulthess sa gratitude profonde.

OU PASSER NOS VACANCES ?

C'est bien la question aux mille solutions que se posent actuellement la plupart de ceux qui n'ont pas encore disposé de leur quinzaine ou de leur mois de repos annuel. Et certes, le choix, pour ceux du moins que de chères habitudes n'appellent pas en un endroit aimé et préféré à tous autres, n'est pas facile, tant l'offre est nombreuse et variée. Une préoccupation domine cependant chez beaucoup, sinon presque tous : trouver le lieu de séjour agréable et bienfaisant dont les exigences financières ne grèveront pas trop un budget élaboré au plus près de disponibilités quelque peu restreintes par cette crise que l'on cherchera précisément à oublier. Et voilà que, pour qui veut bien se renseigner, la Suisse, en toutes ses parties, apparaît comme l'ensemble de solutions répondant aux désirs de tous et de chacun, grâce aux actuelles facilités de transport, aux commodités de voyage, aux tarifs abaissés partout, à la possibilité enfin d'apprécier à bon compte les qualités proverbiales de l'hôtellerie suisse que, jusqu'ici l'étranger connaissait mieux que le Suisse lui-même. Celui-ci, bien souvent, persuadé de la beauté incalculable de son pays, se contente en effet d'y croire, avec preuves photographiques à l'appui, sans avoir